

Irène FRAIN

*L'Or de la nuit*FRAIN, Irène, *l'Or de la nuit*. Paris. Julliard. 2025. 367 pages.

Irène FRAIN (1950- ) tente de faire revivre l'aventure menée par Antoine Galland (1646-1715) pour ses *Mille et une nuits*, en s'appuyant sur les carnets de son journal couvrant la période la plus intense de rédaction de son livre (24-XI-1708 à 1715). Ces bornes temporelles sont celles du livre que l'auteur qualifie de roman.

Le livre s'ouvre sur un Antoine Galland, vivant dans une modeste chambre d'une pension de famille et sortant d'un cauchemar sur le tremblement de terre de Smyrne – catastrophe qu'il narre magnifiquement dans *le Voyage à Smyrne* (Chandeigne, 2010) – qui l'avait laissé sous les décombres, vingt ans auparavant. Il a publié, en 1704, un volume de 51 contes, traduit en anglais dès 1706, qui eut un succès phénoménal : les gens disaient qu'ils ne lisaient pas, mais qu'ils entendaient le livre et les Versaillais venaient sous ses fenêtres réclamer la suite. En attendant désespérément des manuscrits de Constantinople, il s'est attelé à la traduction du Coran.

Un retour en arrière nous entraîne chez l'Intendant Foucault dont Galland s'occupait des collections, avant d'introduire Madame d'O, fille de Guillerargues (1628-1685), ambassadeur de France dans l'Empire ottoman, que Galland accompagnait avec mission de compléter les collections royales, Madame d'O grâce à laquelle son livre passa la censure, malgré le début contant les débauches débridées de la femme du sultan avec un esclave noir. Nous avons en outre droit aux obscures intrigues – très mal expliquées par l'auteur – contre un Galland jaloué, avant que l'auteur ne consacre une cinquantaine de pages à Hannah Dyâb (1688-1766?), jeune Alépin, chrétien maronite, arrivé dans les bagages de Paul Lucas (1664-1737).

C'est grâce à Hannah, enfin rencontré lors du grand hiver de 1709, que Galland collecte le matériel pour rédiger d'autres contes, après que le jeune Syrien lui en eut fait la transmission orale. L'asthmatique Galland, plus que sexagénaire, écrit la nuit, malgré le froid terrible qui faisait geler l'encre. S'ensuit une seconde publication, en 1712, dont le succès immédiat surpassa celui du premier volume. Galland, n'ayant pas l'âme d'un courtisan, refusa le poste d'antiquaire du roi, et Louis XIV (1638-1715), loin de s'en offusquer, apprécia le geste.

On apprend, certes, à mieux connaître Antoine Galland – ses origines modestes avec une mère obligée de mendier à la porte des églises, sa prise en charge par un chanoine qui lui ouvrit les portes du savoir, son goût de l'étude, mais on peut regretter le décentrage constant, le saucissonnage, le remplissage et autres lieux communs de l'écriture dite contemporaine que nous inflige l'auteur, cédant à la bâtardise du pseudo-roman autour d'un personnage, par prétention narcissique. Cela nous renvoie à la modestie d'un Stephan Zweig, s'effaçant derrière Magellan pour mieux lui rendre hommage. Et enfin, on regrette que pour souligner le rapport entre la littérature et la vie, elle n'ait pas fait appel au sublime exergue de Galland ! (Note)

Note.

Nous citons de mémoire l'exergue de Galland pour l'édition des *Mille et une nuits* en notre possession.

« Raconte encore Shéhérazade... La mort elle-même, attentive, retient sa faux de peur de trancher le fil du récit et cette vie conquise de nuit en nuit sur la mort. Cette victoire des mots sur la mort ressemble

à notre propre survie, en ce que l'homme ne se nourrit pas seulement de pain, mais aussi de la parole. Voilà pourquoi, depuis des siècles, tant d'hommes ont posé leur tête sur tes genoux, tendre nourrice magicienne. Tu les as tous abreuvé du lait de tes contes, nous enseignant que la mort n'est qu'un à suivre des mille et une nuits de notre vie terrestre et qu'il n'est pas de nuit qui ne mène à l'aurore. »

#### Citations

« Sauf que traduire n'était pas le mot exact. Il traduisait-brodait. Traduisait-inventait. Coupait ici, allonger là. Sans scrupule – il avait oublié ce qu'était le scrupule. Le rêveur avait fait taire le savant. » p.61

« Mais il n'y a pas besoin de livre ! Ces histoires, à Alep, tout le monde les connaît par cœur ! »  
Hannah Dyâb à Antoine Gallant, p. 310.